

B. Cahier

CR de la Traversée des Pyrénées espagnoles, du mercredi 21 au jeudi 29 juin 2023

Didier Veissière, de 53douze à Issoire, propose non seulement des séjours accompagnés ou libres, mais aussi des séjours ou voyages à la demande de groupes. Un club proche d'Annecy (le *Team des Zamis*, à Saint-Jorioz) lui a demandé d'organiser une traversée des Pyrénées, côté espagnol, par le chemin historique que l'on nomme parfois transpyrénéenne. Pour limiter les frais, il l'a ouvert à d'autres volontaires, pour pédaler huit jours à travers le pays basque, les forêts de Navarre et d'Irati (deuxième forêt de hêtres et de sapins d'Europe), l'Aragon, le parc d'Ordesa et du Mont Perdu... De Saint-Jean-de-Luz à Empuriabrava, dans la baie de Rosas, c'est ainsi 800 kilomètres que nous allions parcourir en huit jours, avec 50 cols à franchir et 14000 mètres de dénivelé. Un bel entraînement.

Les villages-étapes intermédiaires étaient Roncesvalles (Roncevaux, pour Roland), Isaba, Ainsa, Pont de Suert, Sort (près d'Andorre), Gosol et Ripoll.

J'avais rendez-vous à Issoire, pour un parcours commun en minibus. Didier au volant, François l'autre accompagnateur, et quatre clients : un de Laval, un d'Aurillac, un de Clermont-Ferrand et moi. A Saint-Jean-de-Luz, rencontre avec les savoyards, autour d'un excellent repas au restaurant *La Chistera*, bien sûr.

Le lendemain matin, grand départ. Après les grosses averses de la veille, le ciel est couvert mais il ne pleut plus. Au bout de quelques kilomètres, certains ne peuvent déjà plus s'empêcher de se tirer la bourre, et sur la chaussée humide du col d'Ibardin (km 12), ressemblant à nos routes ardéchoises après l'orage, le compagnon de Laval chute, et ne se relève pas : fracture du bassin. Ce sera le seul point noir de ce voyage. Aucune autre chute, aucune crevaision, jusqu'à l'arrivée finale.

Et pas de pluie, à une exception près.

Le premier soir, après onze cols engrangés, j'arrive à l'hôtel vers 16 heures. Les premiers sont déjà là, les derniers arriveront un peu plus tard. Juste à temps pour éviter le gros orage qui se déclenche. Un éclair frappe, très près. Huit chevaux broutant tranquillement filent à toute vitesse de l'autre côté du pré, sous l'averse. L'hôtel est privé de courant. Mon GPS ne redémarre plus. Didier m'en prête un, qui va me faire la trace plusieurs jours.

Le lendemain, l'étape permet une option de deux cols supplémentaires. Réveillé fatigué, et voulant me réserver pour la suite, je suis le seul à ne pas la prendre et rejoindre directement l'arrivée. Au total, 60 km (sur 81) et 4 cols (sur 6). il fait bon (18°C à 17h), mais le temps reste humide.

La troisième étape, d'Isaba à Ainsa, est la plus longue : 152 km, 5 cols à passer (D+ 2640 m). A la sortie de Borau, un petit village escarpé aménagé de gros pavés, une dame regarde avec effroi le bas-côté de la route et recule : un gros serpent – une couleuvre sans doute – se dresse sur le talus. Le Collado de la Sierra (km 69 – 1145 m d'altitude) a un passage difficile sur la fin (14%), mais une descente agréable récompense tous les efforts. Casse-croûte tous ensemble à Castello (km 74). Nous faisons étape à Ainsa (2315 habitants, altitude 569 m). Nous sommes désormais en Aragon.

Le samedi 24, nous avons 86 km à parcourir, et 4 cols à franchir. Les jambes commencent à tirer, le cardio a eu du mal à redescendre durant la nuit. On prend une photo du groupe avant le départ. Ça tombe bien, j'ai enfilé le maillot du Bourcain ! À Campo (km 30), la route est barrée suite à un éboulement causé par les orages des jours précédents, nous improvisons un plan B qui nous fera faire deux cols non prévus. Didier et François nous sont d'un grand secours pour nous guider. Malgré un peloton qui s'étire, au fil des ascensions (jusqu'à 1/2 heure entre les premiers et le dernier – c'est-à-dire moi !), ils sont à la fois devant et derrière – on a toujours pu compter sur eux. À la pause déjeuner, au milieu d'un des nouveaux cols, nous sommes quatre à décider de rentrer directement, alors que les autres prennent à rebours, en aller-retour, le col dont l'accès était fermé dans la vallée précédente. Au final, avec mes trois compagnons de la fin, nous avons fait 78 km sur les 86 prévus, et 4 cols sur les 3 prévus (les autres en auront 5). Au fil de la journée, nous avons longé des torrents dont la couleur, turquoise ou émeraude, rappelle celle de la Durance lors du séjour à Réallon – résultat de la fonte des glaciers.

Nous entrons en Catalogne, que nous allons traverser jusqu'au terme du voyage.

La cinquième étape, de Pont de Suert à Sort, est courte mais pentue : 1150 m de dénivelé pour 62 km. A nouveau 5 cols à passer. Belle journée, soleil retrouvé, une route magnifique, bien ombragée jusqu'au premier col. Au collada de San Antoni, le paysage est auvergnat : un étang similaire à ceux du Cézallier, et un défilé encadré de deux gros rochers, comme les roches Tuilière et Sanadoire près du lac de Guéry, dans le massif du Sancy. On s'y croirait. Puis descente vers Sort, où nous arrivons vers 13 heures, pour pique-niquer au bord de la rivière, en attendant nos chambres, disponibles à 14h30. Tout en mangeant, nous regardons descendre des kayaks et des rafteurs. Vers 17 heures, une manifestation réveille la ville : une femme à la voix criarde se plaint, par haut-parleur des « appartements touristiques » ; elle est suivie d'un petit défilé armé de pancartes. Un pétard à 17h45, fin de la manif. Le soir, un repas exceptionnellement bon, mais aussi exceptionnellement copieux. L'impression de prendre 5 kg d'un coup !

Lundi 26 juin, j'ai tellement mangé hier soir que je pars sans déjeuner, 40 minutes avant les autres. Tant mieux, car on attaque directement par un col de 20 kilomètres, et je l'entame doucement, le temps de me chauffer. Après un virage en tête d'épingle, des ânes me regardent placidement, semblant se dire que vrais ânes sont les humains, à nous voir nous fatiguer gratuitement... Dans cette première montée, les meilleurs vont me reprendre 1/2 heure ! Casse-croûte au sommet du deuxième col. Vue magnifique sur tous les reliefs qui nous entourent, et les roches rouges. La chaleur commence à se faire vraiment sentir, et le temps de s'y habituer, on se sent tous un peu assommés. Dans la montée avant le déjeuner, j'ai fait une halte à l'ombre et mangé des fraises des bois... Entre la fatigue, la chaleur et les pieds brûlants, la fin de l'étape se fait pour moi au ralenti. Sans doute ai-je trop traîné. La météo annonçait un risque d'orage à partir de 16 heures. J'avais adapté l'allure pour arriver à cette heure-là. Mais les orages ne respectent pas toujours les prévisions ni les cyclistes : il m'a cueilli à 2 km du sommet du dernier des 5 cols, alors qu'il ne restait ensuite que 4 km de descente jusqu'à l'hôtel. Les derniers auront l'orage et la grêle au même endroit que moi. Les orages qui nous accompagnent ces jours-là sont des orages de chaleur : dès le matin, l'eau s'évapore, les nuages commencent à se former en milieu de journée, et toute l'eau accumulée se déverse au milieu des éclairs en fin d'après-midi. Pas de vent, tout se joue et se rejoue sur la même zone. Des orages sédentaires, en quelque sorte. Sédentaires, mais brutaux ! Dans la descente, accompagné du tonnerre, les grêlons claquent violemment sur le casque, et à l'arrivée à l'hôtel, j'ai l'impression d'avoir un litre d'eau dans chaque chaussure. Nous sommes à 950 mètres d'altitude. Alors que la météo semble s'être calmée, et que je recharge les appareils, un éclair surprise frappe subitement, juste à côté. Comme à Roncesvalles. Avec le même résultat. Mais cette fois, c'est le GPS prêté par Didier qui refuse de se charger. Il fonctionne, mais ne se charge plus. Le deuxième GPS de la semaine ! Pour certains, ce sera plus embêtant : dans le groupe, il y a un couple ; elle roule en VAE, et ce soir son chargeur de batterie vient de griller. Le lendemain, au milieu d'un col, elle devra arrêter, et finir le périple dans l'une des fourgonnettes d'accompagnement. Pour ma part, j'aimerais dédommager Didier ; il ne veut pas. Pour la suite du voyage, je récupère mon GPS qui, après avoir été vidé entièrement et reparamétré, refonctionne normalement.

Un très bon plat de petits pois noirs, accompagnés de champignons et de lardons, spécialité de Gosol, nous reconforte et nous requinque : ces pois sont pleins de glucides, de fibres et de protéines...

L'avant-dernière étape, mardi, nous mène à Ripoll, en Cerdagne (région de Catalogne), à 600 mètres d'altitude. La ville aurait besoin d'un coup de ripolin, mais de là partent de multiples circuits permettant d'accumuler des cols. Le Club des Cent Cols y avait organisé une semaine, où les participants en avaient engrangé quatre-vingt environ. Mon GPS refonctionne, mais un problème de trace va compliquer le parcours. Il y a deux traces contradictoires, et la plus visible est bien sûr la mauvaise. Il faut recourir à la bonne vieille feuille en papier, à chaque carrefour. C'est un peu fastidieux, mais ça fonctionne. Et la bonne trace est souvent écartée de la route d'une cinquantaine de mètres, ce qui déclenche des messages d'erreur. Cette fois, je ne m'arrête quasiment pas, tout au long des 70 km et des 6 cols du jour (D+ 1060 m), de peur d'un orage précoce, comme la veille.

Et voilà le dernier jour, déjà : 113 km, avec une bonne bosse pour commencer (altitude 1120 m), mais ensuite une descente en escalier jusqu'à la mer. Au passage, nous engrangeons les 11 derniers cols (D+ 1090 m). Arrivé la veille le premier à l'hôtel, j'enfile la tenue offerte par les organisateurs de la

Corima, le 26 mars dernier. Une tunique jaune, évidemment. On dit que ça transcende celui qui la porte. Aussi je vais griller tous les arrêts, sauf le pique-nique de midi au bord du lac de Banyoles (lieu des épreuves d'avirons aux JO de Barcelonne), d'où je repars le premier. La fin se fait en 30 et 35 km/h, et j'arrive – de peu – à nouveau le premier au terminus, à 13h45. À la fois lanterne rouge (pour la vitesse moyenne en mouvement, sur l'ensemble de la semaine) et maillot jaune, c'est inédit il me semble !

L'après-midi, certains vont se baigner, la mer est très bonne. Hélas, j'ai oublié le maillot de bain. Le soir, un apéritif précède le dernier repas pris en commun.

Jeudi 29, retour sur Issoire, et de là, pour moi, sur Valence.

Au bilan, de beaux paysages, une nature foisonnante les premiers jours (influence atlantique), puis plus sèche en se rapprochant de la Méditerranée. De jolis petits cols, et quelques rudes montées, avec parfois des vaches ou des moutons au milieu. La scène la plus amusante a été de voir un cheval de trait sortir tout seul d'un chemin de terre, regarder consciencieusement à droite et à gauche, et prendre la route, à sa droite – juste au moment où je passais dans l'autre sens.

Pour les hôtels, beaucoup d'établissements familiaux, et quelques-uns de chaîne. Des garages à vélo à l'avenant : de la vieille remise à 100 m, que l'on ouvre avec une clé attachée à un morceau de bois mal dégrossi, à celui équipé de range-vélos et d'une pompe, d'une propreté chirurgicale, et dont on ouvre la porte sectionnelle avec la carte magnétique de la porte de la chambre ; en passant par la buanderie, où l'on rangeait les vélos au milieu du linge en train de sécher, comme à Saint-Jean-de-Luz.

Il restera le souvenir de belles régions, d'une multitude de petits cols sympathiques, de quelques bouts de nationale finalement pas si pénibles (large bande d'arrêt d'urgence, et peu de circulation), et de quelques passages à peine praticables, les premiers jours, sur des routes forestières malmenées par les derniers orages. Mais aussi celui de la bonne ambiance qui a accompagné le groupe tout au long du trajet, ainsi que la gentillesse et la disponibilité des hôteliers. Et surtout la patience des Espagnols à l'égard des cyclistes : capables de rester à 6 km/h plusieurs virages durant, dans une montée, jusqu'à ce qu'ils aient la visibilité et la possibilité de nous doubler en s'écartant au maximum. Si l'on devait élire un paradis cycliste, l'Espagne serait sans doute une bonne candidate.

Content d'avoir fait ce voyage, vraiment. Et cinquante cols de plus dans la poche !

Photo 1 : St-Jean-de-Luz, à droite Didier, l'organisateur ; à gauche, Eric (de Laval), qui va chuter

Photo 2 : Ravito, J1

Photo 3 : le Bourcain à la manoeuvre

Photo 4 : le même, avec la tenue du TCI 2021

Photo 5 : l'ensemble du groupe ; à droite sur le cliché, François, l'accompagnateur

Photo 6 : le Bourcain, à nouveau

Photo 7 : l'un des paysages rencontrés

Photo 8 : encore le Bourcain

Photo 9 : El Pont de Suert, le soir

Photo 10 : idem

Photo 11 : François attendant le client à photographe, nourrir ou abreuver

Photo 12 : Bibi, en tenue TCI 2021

Photo 13 : le Cézallier en Espagne !

Photo 14 : Encore le TCI 2021

Photo 15 : Idem, sur une jolie petite route

Photo 16 : l'orage de grêle à l'arrivée à Gosol ; Marie et son VAE